



Extrait de :

## Québec, ville et capitale

Collection Atlas historique du Québec,  
Les Presses de l'Université Laval, 2001.

Troisième partie : Une ère de contrastes  
Deuxième chapitre : L'essor du XX<sup>e</sup> siècle  
Matthew Hatvany ; traduction de Béatrice Olive,  
« L'expansion urbaine », p. 262-264.



VUE DE LIMOILOU,  
AU-DELÀ DE LA RIVIÈRE  
SAINT-CHARLES, 1899.  
Archives de la Ville de Québec,  
négatif n° 08266.



À cause de son statut de capitale et de centre culturel et intellectuel, Québec était décrite par les visiteurs depuis le XIX<sup>e</sup> siècle comme ville dotée « [d']un air spécial, [d']un certain élément de respectabilité ». Cet aspect prévalait en particulier dans la haute-ville, où les visiteurs passaient la majeure partie de leur temps. Là, ils trouvaient le charme de « l'Ancien Monde » dans l'architecture du Parlement, de l'hôtel de ville, du palais de justice, du couvent des ursulines, du séminaire de Québec et de l'Université Laval, les magnifiques parcs et jardins, les superbes maisons d'influence française et britannique qui bordent les boulevards, et les robes des dames et le comportement des docteurs, des avocats, des professeurs, des courtiers en assurances et des fonctionnaires qui habitaient cette partie de la ville. Cependant, cette image n'était que l'écume qui couronne la vague. Sous la surface coulaient les eaux profondes de la basse-ville, où vivait la majeure partie de la population de la ville, mais que peu de touristes allaient visiter. La basse-ville avait le visage moins présentable d'une ville industrielle « américaine », où l'on ne retrouvait pas le charme de « l'Ancien Monde » associé à la haute-ville. La basse-ville était le lieu du port, des entrepôts de commerce, des complexes industriels et des réservoirs à eau perchés sur les toits. L'habitat consistait en logements collectifs et petites maisons de bois, de briques et de tôle. Ces maisons étaient situées en majorité le long de rues étroites, avec peu de verdure et encore moins de soleil. Dans les années 1930, le célèbre géographe Raoul Blanchard appela cette dichotomie entre la haute et la basse-ville « la loi d'altitude ». La loi d'altitude, écrivait-il, reflétait la corrélation directe entre altitude et richesse. La loi de Blanchard définit la propension de la partie aisée de la classe moyenne et des riches à vivre dans des secteurs de la haute-ville, comme Montcalm et les parties hautes du quartier Saint-Jean-Baptiste, qui surplombait les maisons ouvrières des parties basses de la ville, Saint-Roch, Saint-Sauveur et le quartier de Limoilou, alors en plein développement.

Du début du XX<sup>e</sup> siècle au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Québec connut deux grandes

phases d'immigration et de développement : l'une faite de représentants des professions libérales appartenant aux classes aisées et moyennes et de fonctionnaires, en direction des secteurs de Montcalm et de Saint-Jean-Baptiste, où ils établirent des zones résidentielles ; l'autre, en direction de la plaine de la rivière Saint-Charles, vers Saint-Roch, Saint-Sauveur et Limoilou, où l'industrie et l'habitat ouvrier se développaient côte à côte, en un processus échappant le plus souvent à toute organisation et à tout contrôle. À Montcalm et sur les parties hautes du quartier Saint-Jean-Baptiste, on trouvait les parties les plus élégantes de la



MAISON BOURGEOISE SUR LE BOULEVARD  
DES BRAVES, MONTCALM.  
Photographie M.G. Hatvany, 1999.



#### VUE AÉRIENNE DE CHARLESBOURG, 1937.

Archives de la Ville de Québec, William Bertrand Edwards, négatif n° 19052. L'influence persistante de la division des terres en seigneuries, selon un plan en étoile datant du XVII<sup>e</sup> siècle autour de Charlesbourg, est ici bien visible.

ville. Les maisons spacieuses, différentes les unes des autres, très décorées, appartenaient aux habitants des paroisses les plus riches. À leur côté se trouvaient des habitations plus fonctionnelles, les maisons et les appartements des fonctionnaires gouvernementaux et des membres des professions libérales, appartenant à la classe moyenne, mais celles-là aussi possédaient un certain air de respectabilité qui mettait en valeur les qualités esthétiques de ce secteur de la ville. Il y avait de nombreuses avenues, de l'espace et de grands parcs. Montcalm représentait la propreté, le confort, et la proximité immédiate de la nature, caractéristiques mises en exergue par les promoteurs de la région pour attirer à Montcalm de nouveaux propriétaires. Les publicités vantant cette zone proclamaient : « Les rues sont droites, larges et spacieuses. Les arbres ne sont pas rares sur nos parcelles. Vous trouverez de l'air et de l'espace, tout en étant en ville. » Entre 1919 et 1951, ce quartier passa de 7 500 à plus de 35 000 habitants.

Sous le splendide Montcalm, dans la plaine de la rivière Saint-Charles logent 61 % de la population et la quasi-totalité de l'industrie. À Saint-Roch et à Saint-Sauveur se trouvaient les échoppes des petits artisans et les énormes bâtiments de briques, hauts de sept ou huit étages, dans lesquels étaient installées les grandes usines de chaussures, les corsetteries et les manufactures de tabac. Sur les toits de beaucoup de ces bâtiments étaient perchés des réservoirs d'eau massifs, couverts de rouille, souvent hideux. Entre ces bâtiments s'intercalaient de petites maisons à un ou deux étages, des appartements et des logements collectifs. En 1928, la première vraie « industrie lourde » de Québec, la papeterie de l'Anglo-Canadian Pulp and Paper, fut installée à Limoilou, créant plus de 3 000 emplois. Cet édifice massif noya d'ombre la vie quotidienne le long de la rivière Saint-Charles et agit comme un moteur sur la vie

économique et démographique en créant des emplois ainsi qu'une forte demande en matière d'habitat et de services pour sa main d'œuvre. L'un des principaux quartiers à en bénéficier sera Limoilou, qui accueillera bientôt plusieurs centaines d'ouvriers.

La loi d'altitude recouvrait des réalités bien plus importantes que de simples différences dans le prix des habitations, la largeur des rues et la localisation des industries (ou leur absence) entre la plaine de la rivière Saint-Charles et les quartiers plus élevés de Québec. Il existait aussi des différences évidentes dans les habitations familiales, les installations sanitaires et les loisirs offerts aux habitants de ces deux secteurs. Durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la construction de logements dans la ville n'alla pas au même rythme que la croissance de la population, créant une importante surpopulation dans les quartiers de Saint-Roch, Saint-Sauveur et Champlain. Ce problème apparut clairement dans les années 1940 quand l'École des services sociaux de l'Université Laval cartographia la croissance de ce qui fut appelé les quartiers « de taudis » des zones insalubres et surpeuplées de Champlain, Saint-Roch, Saint-Sauveur et Limoilou. Cette situation devint douloureusement manifeste, même pour les plus riches habitants de la ville, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. À cette époque, des baraquements militaires furent dressés sur les plaines d'Abraham comme logements provisoires, quand s'installa le chômage résultant de la reconversion de l'industrie de guerre. Cette situation « temporaire »

perdura pendant six ans, la population vivant dans ces baraquements atteignant plus de 700 personnes. Gênés, les habitants de la ville commençaient à parler de ces baraquements comme du « Faubourg de la Misère », mais ce n'est pas avant 1950-1951 qu'une coopérative de logement aida à en reloger les habitants dans les autres parties de la ville.

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, Québec ne possédait que trois grands parcs. Le premier était les plaines



#### SOUS-LE-CAP STREET QUEBEC.

Archives nationales du Québec, P547, DL431, Q15, P324. La vie quotidienne en basse-ville, au tournant du siècle, se déroulait dans un espace souvent restreint.





VUE DES USINES ET DES HABITATIONS  
OUVRIÈRES DU QUARTIER SAINT-ROCH, 1928.  
Archives de la Ville de Québec, Thaddée Lebel, négatif n° 17614.

d'Abraham, de renommée mondiale. Ce parc très fréquenté comprenait presque 200 acres, ce qui était plus que suffisant pour la ville entière. Ce parc était, cependant, situé tout entier en surplomb du Saint-Laurent — la plus grande partie à Montcalm — et était par conséquent loin pour la population du centre-ville. De l'autre côté de Montcalm se trouvait le parc des Braves, un deuxième espace de loisirs important d'environ 20 acres. Enfin, au centre-ville, il y avait le parc Victoria, couvrant environ 50 acres et qui servait principalement de centre sportif de Québec. La ville avait aussi un certain nombre de jardins plus petits, souvent d'anciens jardins privés, en réalité des « squares » agrémentés de verdure qui étaient pour la plupart situés dans la haute-ville et près du Château Frontenac, de l'hôtel de ville, des bâtiments du Parlements et du séminaire.

Conséquence de cette répartition des parcs, la haute-ville, avec moins de 40 % de la population totale, en avait l'usage presque exclusif. Les parties les plus basses de Québec avaient grand besoin de places, mais n'avaient rien qui pût être comparé aux installations situées sur les hauteurs. Les espaces de loisirs de la partie basse de la ville manquaient souvent d'arbres, de bancs ou de gazon. À Saint-Sauveur, il y avait un petit parc doté de bancs, mais, comme l'écrivit un commentateur dans les années 1940, il était « plus que plein quand le temps le permettait ». Aux confins de Saint-Sauveur et de Saint-Roch, il y avait des bancs dans le terre-plein du boulevard Langelier et, comme le parc de Saint-Sauveur, cet espace était plein quand le temps le permettait. Il était aussi de notoriété publique que la ville manquait d'espaces de jeux aménagés pour les jeunes. En 1941, Québec n'avait que 30 acres de terrains de jeux, c'est-à-dire un acre par millier d'enfants — l'une des proportions les plus faibles parmi toutes les villes comparables au Canada et aux États-Unis. Tant dans la haute-ville que dans la basse-ville, les enfants jouaient sur les trottoirs, dans les rues et les garages. En réaction, à partir des années 1940 et jusqu'à la fin du siècle, des projets furent mis en place pour ouvrir des espaces dans la basse-ville, en particulier pour donner un nouveau souffle aux berges de la rivière Saint-Charles en réduisant la pollution industrielle qui infestait la rivière, en désindustrialisant cette zone et en la rendant disponible pour nombre d'activités récréatives.



VUE DES HABITATIONS OUVRIÈRES INTERCALÉES AVEC DES USINES,  
RUE CHRISTOPHE COLOMB, QUARTIER SAINT-SAUVEUR.  
Photographie M.G. Hatvany, 1999.



VUE DES PLAINES D'ABRAHAM, 1970.  
Archives de la Ville de Québec, Service de police, négatif n° 15859.

## L'APPROVISIONNEMENT EN EAU